TB1

**Corrigé TD – Sujet 6**

**RÈSUMÉ**

**Cheminement argumentatif**

**§1-2 : Qualités du mensonge : pourquoi on le préfère à la vérité alors même que l’on connaît ses limites**

§1 : première explication de ce paradoxe : le mensonge est nécessaire au bon fonctionnement des rapports sociaux : chacun l’utilise, même ceux qui le dénoncent, et donc le pardonne

- le mensonge est un « lubrifiant social » indispensable, inhérent au fonctionnement de la société

- donc il est omniprésent, même si condamné

- contrairement au vrai qui à l’inverse brise l’harmonie sociale

- métaphore : il « huile » les relations

- justification par une citation (Quentin Crisp) : son caractère altruiste

> quoique parfaitement conscient de son caractère mensonger, on l’accepte car il est utile aux échanges

§2 : 2ème explication : la vérité est plus douloureuse, et plus fragile que le mensonge

 > on lui préfère, en temps de guerre, la propagande, qui est un mensonge

2 exemples

- la vérité est douloureuse - exemple du patriotisme qui préfère l’ignorer. En temps de guerre : même si la vérité est précieuse (Churchill), elle est souvent sacrifiée (Kipling)

- « Voilà pourquoi » conséquence :

- en temps de guerre : mensonge généralisé avec l’usage de la propagande

- exemple du procès de Nuremberg : on a jugé les bourreaux, non ceux qui ont menti

- exemple actuel : dans les entreprises, même processus = nous nous passons de la vérité

**§3-4 : Conséquence : il est de plus en plus présent, notamment aujourd’hui où il est généralisé**

§3 : Actualisation du propos : la vérité est dévaluée du XIX au XX jusqu’à aujourd’hui particulièrement où le désir d’information ne se préoccupe pas de savoir si elle est vraie

= parcours en trois temps de 1852 à aujourd’hui : le mensonge est de plus en plus admis

§4 : Conséquence : le mensonge est généralisé

- puisque le mensonge paraît admis, on a l’impression qu’il fait système (exemples)

- conséquence individuelle : chacun est poussé à mentir (exemples)

**Proposition de corrigé**

Le mensonge est indispensable au vivre ensemble : ils participent d’une forme de bienséance bénéfique à la cohésion sociale que / l’absolue sincérité menacerait rapidement, et est donc tacitement acceptée. Par ailleurs, il procède parfois du refus d’affronter collectivement / une réalité douloureuse. C’est bien ce que provoque la guerre : la propagande permet de tenir quand la franchise démobiliserait / les troupes. Dès lors, par précaution, la vérité ne fait plus l’objet d’une quête ni d’un devoir / : au XXIe siècle, la nécessité d’informer prime sur la véracité du propos, dont nous nous passons de plus en / plus volontiers.

Ainsi, on a vu historiquement la valeur de la vérité refluer : mi dix-neuvième, elle est encore décrite comme / capitale, mais cent ans après seulement, cette exigence dans les médias s’étiole. Aujourd’hui davantage encore, car on se / soucie moins de l’authenticité de l’information. C’est pourquoi domine l’impression que le mensonge est omniprésent.

159 mots

**VOCABULAIRE**

« l’un des éléments constitutifs de toute sociabilité »

La sociabilité est une disposition propre à l’homme, qui concerne l’aptitude à vivre en société. Dans le texte, l’auteur envisage un des éléments qui permet cette vie sociale : le mensonge. Il souligne dès le premier paragraphe qu’il s’agit là d’un paradoxe : le mensonge est moralement répréhensible et est rejeté par la société. Pourtant, il est sollicité par tous, citoyens comme politiques, et se généralise. En effet le mensonge se distingue de la vérité qui peut se révéler d’une « cruauté déstabilisatrice », ce qui explique que l’on puisse s’en détourner.

Cette dimension sociable du mensonge apparaît alors à deux niveaux. Le mensonge qui permet de maintenir des relations interpersonnelles sur le long terme : il sert en effet à « huiler les mécanismes de l’échange ». Mais il est aussi ce qui cimente la société dans son ensemble, favorisant « les équilibres collectifs ».

**DÉVELOPPEMENT**

Bernard Mouffe affirma dans *Le Droit au mensonge,* Larcier, 2017 : « **Le mensonge est […] l’un des éléments constitutifs de toute sociabilité.** »

**Analyse du sujet**

REPRENDRE les éléments de la question de VOCABULAIRE

Le sujet conteste le caractère nécessaire du vrai dans les relations sociales, et revendique paradoxalement le caractère vital de l’hypocrisie pour qu’une communauté fonctionne et perdure à la fois. C’est le texte qui peut ici vous aider à trouver un plan.

\* En effet, cette sociabilité fonctionne : au niveau individuel dans les échanges interpersonnels « huiler les mécanismes de l’échange » / collectif avec « le maintien des équilibres collectifs ». Pour vivre harmonieusement, il est indispensable de *faire croire.*

Limites du sujet

- On voit bien que l’énoncé soulève un problème important : le mensonge et la dissimulation sont autant condamnés qu’ils sont indispensables. Le mensonge en effet ne peut-il au contraire menacer toute forme de sociabilité ?

- L’équilibre fondé sur le mensonge peut-il véritablement être stable ? Ne faut-il pas à toute structure un axe indiscutable autour duquel les échanges pourraient s’organiser et se mettre en place ?

Problématique (*il faut reformuler le sujet lors de la problématique, et non pas le reprendre tel quel dans sa formulation*)

En nous appuyant sur les œuvres de Laclos, Musset et Arendt, nous nous demanderons dans quelle mesure

- le mensonge, contrairement à la vérité et malgré son immoralité, facilite le fonctionnement de la société

- une société sans dissimulation, mensonge ou hypocrisie, est possible, et même souhaitable.

- il est nécessaire de sacrifier la vérité à la survie ou à la permanence de la communauté.

**Plan**

**1- *Illustration de la thèse du sujet* - Par la facilitation des échanges interpersonnels, le faire croire contribue à la construction sociale là où la rudesse du vrai la menacerait**

11- En effet la tromperie sous toutes ses formes est indispensable au bon fonctionnement des relations interpersonnelles.

12- Le faire croire et ses modalités s’imposent aussi comme une nécessité à l’échelle collective, pour le maintien de la « sociabilité » fondatrice de toute communauté.

13- De fait, la révélation de la vérité a souvent un effet destructeur dû à ce que Mouffe nomme sa « cruauté déstabilisatrice ».

**2- *Nuance et discussion* - Cependant, une société entièrement fondée sur le faire croire ne peut s’inscrire dans le temps ; pour ce faire, elle doit au contraire chercher le vrai**

21- D’abord, nul être humain vraiment soucieux de relations interpersonnelles durables et solidement structurées ne voudrait les laisser reposer entièrement sur le « mensonge ».

22- De même, les « équilibres collectifs » que Mouffe présente comme si redevables au mensonge et à la dissimulation ne le sont qu’en apparence, et leur maintien n’est pas durable s’il ne repose que sur les diverses modalités du faire croire.

23- Dès lors, la quête du vrai demeure un horizon social et moral indispensable ; voilà pourquoi il faut révéler la vérité dès qu’on en a l’occasion, pour la bonne santé des échanges individuels et de la communauté.

**1- *Illustration de la thèse du sujet* - Par la facilitation des échanges interpersonnels, le faire croire contribue à la construction sociale là où la rudesse du vrai la menacerait**

**11- En effet la tromperie sous toutes ses formes est indispensable au bon fonctionnement des relations interpersonnelles**. En effet, face à une vérité trop cruelle, mentir à ses proches est une manière de les protéger, de maintenir une relation avec eux, et c’est donc déjà une manière de faire société en commençant par l’échelle individuelle. Valmont chez Laclos et Lorenzo chez Musset en sont deux bons exemples. Malgré leurs nombreux défauts et leur côté sombre, trompeur voire manipulateur, ces deux personnages construisent au sein de leur famille des liens auxquels ils tiennent et qu’ils ne peuvent conserver qu’au prix de quelques cachotteries supplémentaires. Ce faisant, ils préservent leur propre insertion dans la société par l’entremise de la cellule familiale. Ainsi, madame de Rosemonde, apprenant après le décès de son neveu toute l’étendue de ses transgressions, affirme : « *Malgré ses torts, que je suis forcée de reconnaître, je sens que je ne me consolerai jamais de sa perte* », avant de mentionner son « *éternelle affliction* » (IV, 171, p. 503). Elle a toujours conservé sa tendresse à Valmont et l’a accueilli au sein de son cercle amical, et lui-même a dû, pour s’en assurer, lui cacher une partie de ses crimes. De même, Lorenzo, pour ne pas s’exclure complètement de la cellule familiale, cache dans un premier temps à sa tante Catherine qu’il a promis à Alexandre de jouer les entremetteurs pour exécuter son plan meurtrier ; son premier mouvement quand le duc lui demande si c’est bien Catherine qu’il aperçoit à la fenêtre est même de mentir : « *Non*. » (II, 4, p. 94), pour la protéger. La vérité sera révélée à la principale intéressée par un billet galant du duc, mais sa grande confiance en Lorenzo « *[lui] fait douter de [s]es yeux* » (III, 4, p. 137). Dans les deux cas, la dissimulation est bien plus aisément acceptée par l’entourage du personnage, qui lui conserve donc ses liens naturels, que ne le serait la vérité sans fard : c’est, nous dit Arendt, un avantage non négligeable du mensonge sur la véridicité que d’être précisément pensé pour s’adapter « *au bénéfice et au plaisir, ou même aux simples espérances de son public* » (*VP* IV, 4, p. 43), ce qui le rend « *plus plausible, plus tentant* » (*DMP* I, p. 16) que le réel.

**12- Le faire croire et ses modalités s’imposent aussi comme une nécessité à l’échelle collective, pour le maintien de la « sociabilité » fondatrice de toute communauté**. Chez Laclos, Merteuil défend cette thèse, véritable guide de vie pour elle. Sa théorie est qu’à son époque, les femmes libertines sont contraintes, pour évoluer en société, de se faire passer pour autres qu’elles ne sont : l’équilibre collectif repose donc sur une forme de tromperie de masse. Elle-même en est un excellent exemple, qui joue dans le « *grand théâtre* » (II, 81, p. 268) du monde le rôle d’une vertueuse là où Valmont n’a pas besoin de cacher ses conquêtes. Dès son plus jeune âge, elle s’est donc « travaillée » pour apprendre à donner le change en toutes circonstances : « *C'est ainsi que j'ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné*. » (p. 264) Cette solidité sociale permise par la duperie est également illustrée dans *Lorenzaccio* par le cardinal Cibo. À la mort d’Alexandre, Florence est menacée de rébellion et d’éclatement. Pour assurer la survie du régime, Cibo ment d’abord sur l’événement lui-même en affirmant que le duc « *repose en ce moment* » (V, 1, p. 185), puis sur ses propres intentions : alors qu’il est en réalité à la solde du pape et de Charles-Quint, un « *anneau invisible […] à la chaîne de fer dont Rome et César tiennent les deux bouts* » (II, 3, p. 79), « *l’ombre de César* » (IV, 4, p. 161), il feint la fidélité aux Médicis en couronnant à la fin de la pièce Côme, successeur d’Alexandre, pour éviter tout soulèvement et pérenniser la tyrannie. La nécessité politique du faire croire est longuement théorisée par Arendt, selon qui, comme le révèlent les Pentagon Papers, les secrets et mensonges des administrations américaines responsables de l’engagement dans la guerre du Vietnam ont en réalité pour but de maintenir un ordre social intérieur et extérieur en conservant intacte, aux yeux de « *tout un groupe de gens, et même des nations entières* » (*VP* IV, 10, p. 49), « *l’image de la plus grande puissance mondiale* », comme si, là encore, le monde était un « *théâtre* » (*DMP* II, p. 30).

**13- De fait, la révélation de la vérité a souvent un effet destructeur dû à ce que Mouffe nomme sa « cruauté déstabilisatrice ».** Les trois œuvres inscrites à notre programme montrent qu’elle peut mener à la mort des individus et au déchirement d’un tissu social que l’on croyait solide. Arendt rappelle ainsi, en empruntant à la *République* de Platon la célèbre allégorie de la caverne, qu’un être qui connaîtrait les vraies idées là où ses contemporains fondent tout leur système de pensée sur une série d’illusions serait une menace trop grande, un agent trop perturbateur pour l’équilibre collectif : « *S’il leur était possible de mettre la main sur un tel homme […], ils le tueraient* » (*VP* I, 4, p. 10). Voilà pourquoi, en politique, « *les diseurs de vérité de fait [passent] pour plus dangereux, et même plus hostiles, que les opposants réels* » (*VP* IV, 11, p. 49) : ce sont eux qui font vaciller le pouvoir le plus dangereusement. Musset nous montre lui aussi des personnages qui risquent leur vie en affirmant deux vérités absolument fatales pour la tyrannie florentine : le duc étant mort, c’est l’occasion rêvée de renverser le régime ; comme les grandes familles républicaines ne s’en emparent pas, c’est au petit peuple de s’en charger, ici incarné par quelques étudiants épris de liberté : « *Puisque les grands seigneurs n’ont que des langues, ayons des bras. […] citoyens de Florence, ne laissons pas élire un duc sans voter*. » (V, 6, p. 203) Ce cri de sincérité menace trop le pouvoir et ses fondements et l’un des étudiants meurt pour de simples paroles, avant même d’avoir agi concrètement, sous les coups d’un soldat chargé de maintenir par la violence le *statu quo* politique. De même, la liste des pertes et destructions individuelles et collectives provoquées à la fin des *Liaisons dangereuses* par la révélation de la correspondance entre Valmont et Merteuil n’en finit pas : mort du vicomte en duel puis, de chagrin et de désespoir, de madame de Tourvel ; disgrâce, humiliation publique et exil de la marquise ; exclusion sociale de Cécile forcée de retourner au couvent et de Danceny parti pour Malte… Tous les liens sont brisés lorsque la dissimulation, fondement jusqu’alors solide de ce cercle social, trouve son terme. Danceny préférerait même oublier que cela fut, et « *chercher à perdre, sous un Ciel étranger, l’idée de tant d’horreurs accumulées, et dont le souvenir ne pourrait qu’attrister et flétrir [s]on âme* » (IV, 174, p. 511).

***Transition***

Ainsi, le mensonge, la dissimulation et leurs multiples avatars se présentent comme autant de facilitateurs sociaux permettant les échanges et la solidité des liens là où la vérité crue les déstabiliserait. Pourtant, ils n’en restent pas moins, selon les mots de Mouffe, des « *formes de crime ou de transgression* » qui menacent profondément la confiance entre individus, ce qui semble être un autre moyen d’ébranler la société.

**2- *Nuance et discussion* - Cependant, une société entièrement fondée sur le faire croire ne peut s’inscrire dans le temps ; pour ce faire, elle doit au contraire chercher le vrai**

**21- D’abord, nul être humain vraiment soucieux de relations interpersonnelles durables et solidement structurées ne voudrait les laisser reposer entièrement sur le « mensonge ».** Si elles donnent l’impression superficielle de policer les rapports, elles sont en réalité profondément destructrices à l’échelle individuelle. Pensons notamment à la détresse de Cécile, chez Laclos. Si elle ignore être l’objet des jeux pervers de deux libertins qui lui mentent uniquement pour assouvir leurs désirs égoïstes, elle n’est pour autant pas naïve au point de ne jamais se rendre compte de rien et se sent souvent isolée dans un monde dont elle maîtrise mal les codes et les structures. Ainsi, après que Valmont l’a violée en se faisant passer pour son protecteur et en abusant de sa confiance, elle sent bien qu’elle a été trahie et poussée elle-même à trahir, puisqu’elle a l’impression d’avoir trompé Danceny. Elle se lamente alors dans une lettre à Merteuil, avant tout sur son propre isolement social : « Qui me consolera dans mes peines ? qui me conseillera dans l’embarras où je me trouve ? » (III, 97, p. 314) et moral : « Vous avez tant de bonté pour moi ! Mais n’en ayez pas dans ce moment-ci ; je n’en suis pas digne » (*ibid.*). Le faire croire a le sinistre pouvoir de détruire l’individu, de saper son rapport au monde et à lui-même, comme le montre aussi Arendt. Ainsi, l’anecdote du guetteur médiéval racontée dans ses deux essais illustre la force perverse de l’autosuggestion, modalité essentielle de la duperie puisque « plus un trompeur est convaincant et réussit à convaincre, plus il a de chances de croire lui-même à ses propres mensonges » (*DMP* IV, p. 51) : en effet, ce guetteur qui avait sonné l’alarme par « mauvais[e] plaisanteri[e] » (*VP* IV, 8, p. 47) finit par « courir lui-même aux créneaux afin de défendre la ville contre l’ennemi imaginaire » (*DMP* IV, p. 51). Mentir aux autres, avance Arendt, suppose de se mentir à soi-même et donc d’abîmer profondément sa propre appréhension du vrai et du faux, jusqu’à perdre la capacité même de les distinguer. Cette déstructuration personnelle et morale est aussi à l’œuvre chez le personnage éponyme de *Lorenzaccio*. À Philippe Strozzi, Lorenzo révèle en effet que pour assassiner Alexandre, « pour devenir son ami, et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies » (III, 3, p. 128), signifiant ainsi métaphoriquement qu’il a participé à ses transgressions pour endormir sa méfiance en lui faisant croire qu’ils étaient semblables. Or, vraiment transformé par ce jeu de rôle, il s’est perdu, avec sa pureté et sa vertu d’autrefois ; cette chute morale est irréversible : « si je pouvais revenir à la vertu […] — mais j’aime le vin, le jeu et les filles, comprends-tu cela ? » (*ibid.*, p. 135) Loin de lui-même, Lorenzo mesure ainsi jusqu’où il est allé dans la simulation, et pleure la perte bien réelle de son « cœur d’autrefois » (*ibid.*) au passage.

**22- De même, les « équilibres collectifs » que Mouffe présente comme si redevables au mensonge et à la dissimulation ne le sont qu’en apparence, et leur maintien n’est pas durable s’il ne repose que sur les diverses modalités du faire croire.** En réalité, à long terme, si les liens de confiance sont abîmés, c’est toute la communauté qui finit par se désagréger et s’empêcher d’agir. La « triple aventure » de Prévan, chez Laclos, en est un exemple : ce grand séducteur parvient en effet à détruire une société miniature, celle de trois amies surnommées les « *inséparables* » (II, 79, p. 251). En les courtisant individuellement en secret, en introduisant la tromperie — puisqu’elles ont déjà des amants — et la cachotterie — puisque chacune pense être sa seule conquête — dans ce petit groupe fondé sur un principe de confiance mutuelle, il sape les fondements mêmes de cette petite communauté et la condamne à la perte : leurs amants les quittent et depuis, « une d’elles est au couvent, et les deux autres languissent exilées dans leurs terres » (*ibid.*, p. 257). Ici, l’hypocrisie est délibérément destructrice à l’échelle collective. Musset nous montre l’exemple d’un mensonge qui, au contraire, se veut fédérateur mais échoue à souder le groupe par cela même qu’il a supprimé toute possibilité de confiance. En effet, à force de jouer les ivrognes et les lâches, Lorenzo a fini par faire croire bien malgré lui à la communauté florentine qu’il était incapable de grande action politique ; son stratagème se retourne contre lui le soir de l’assassinat du duc, quand il essaie d’avertir les seigneurs républicains mais qu’aucun ne croit à ce qui est pourtant la vérité : « Le duc Alexandre sera tué cette nuit. — Vraiment, Lorenzo ! Si tu es gris, va plaisanter ailleurs. » (IV, 7, p. 172) La répétition de répliques incrédules de la part des seigneurs florentins a dans cette scène un caractère comique, mais ne doit pas cacher l’échec du héros, qui paye son jeu de rôle d’un cruel défaut de collectivité. Le danger du secret et du mensonge utilisés de manière systématique par les rouages de l’État est amplement dénoncé par Arendt après la révélation des Pentagon Papers : « le problème fondamental posé par ces documents est celui de la tromperie » (*DMP* I, p. 11) exercée par les dirigeants américains, et la question centrale est le fameux « *Comment ont-ils pu ?* » (*ibid.* IV, p. 50). On peut, à la lecture de ses analyses, compléter ainsi cette question : Comment ont-ils pu mentir à tout un peuple, et menacer ainsi les fondements mêmes de la grande démocratie américaine ? Aussi affirme-t-elle voir ici « un des dangers les plus graves que comporte l’usage exagéré du secret » en politique : « non seulement on refuse ainsi au peuple et à ses représentants élus toute possibilité de savoir ce qu’il leur faudrait connaître pour pouvoir se former une opinion et pour prendre des décisions, mais les responsables […] demeurent eux-mêmes tranquillement dans leur ignorance. » (*ibid.*, p. 46-47) Dans ces conditions, comme dans *Lorenzaccio* d’ailleurs, l’action vraie, bénéfique au peuple, devient impossible car empêchée de tous côtés par le mensonge et la dissimulation généralisée.

**23- Dès lors, la quête du vrai demeure un horizon social et moral indispensable ; voilà pourquoi il faut révéler la vérité dès qu’on en a l’occasion, pour la bonne santé des échanges individuels et de la communauté**. Arendt l’affirme avec force. Pour assurer « la survie, la persévérance dans l’existence », il faut « dire ce qui est » : « aucun monde humain destiné à durer plus longtemps que la vie brève des mortels en lui ne pourra jamais survivre sans des hommes qui veuillent […] dire ce qui est. Aucune permanence, aucune persistance dans l'être ne peut même être imaginée sans des hommes voulant témoigner de ce qui est et leur apparaît parce que cela est. » (*VP* I, 3, p. 10) Pour nous permettre d’agir et de fonctionner individuellement et collectivement, la vérité doit, en toutes circonstances, rester « le sol sur lequel nous nous tenons et le ciel qui s’étend au-dessus de nous » (*VP* V, 7, p. 61), autrement dit notre socle moral et l’idéal vers lequel tendre. Chez Musset, on peut considérer que le personnage de Philippe Strozzi remplit ce rôle de boussole morale : le seigneur républicain est certes désespéré par la situation politique mais, contrairement à Lorenzo, il n’accepte aucune compromission avec ses principes éthiques. Il déplore ainsi que la vertu, qui comprend la véridicité, ne soit en société que « l’habit du dimanche qu’on met pour aller à la messe » (II, 1, p. 67). Il continue toutefois à avoir confiance en son prochain, en affirmant à Lorenzo qu’il « croi[t] à tout ce qu[’il] appell[e] des rêves » : la « vertu », la « pudeur » et la « liberté » (III, 3, p. 130), et en l’engageant à cesser de jouer un rôle dans son « hideuse comédie » pour se révéler pleinement : « Si tu as jamais été quelque chose d’honnête, sois-le aujourd’hui. » (*ibid.*, p. 121) Cette exigence est aussi politique puisqu’après l’arrestation de ses fils, Philippe sait que l’injustice tyrannique a atteint un point de non-retour et compte sur Lorenzo pour en délivrer la ville, conformément à ses promesses. Elle existe enfin, au niveau moral et social, dans la posture adoptée par Laclos dans sa « préface du rédacteur ». L’ouvrage, affirme-t-il, est collectivement utile car « c’est rendre un service aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu’emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes » (p. 74). Madame de Volanges, qui déplore en conclusion du roman que « l’une des plus importantes vérités *[à savoir : il existe des êtres libertins mal intentionnés, cachés sous des visages vertueux]*, comme aussi peut-être des plus généralement reconnues, reste étouffée et sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes » (IV, 175, p. 512-513), aurait sans doute été bien reconnaissante d’avoir à sa disposition un roman diseur de vérité à remettre elle aussi à sa fille pour lui « rendre un vrai service » (« Préface du rédacteur », p. 75).